L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No. 77, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS.

DIMANCHE MATIN, 6 OCTOBRE.

FEUILLETON.

# LES YEUX VERTS.

HISTOIRE FANTASTIQUE.

PAR H. DE SAINT-GEORGES.

V.

LA FLEURISTE.

Je m'assis dans le large fauteuil où le chevalier faisait habituellement sa sieste.

Ce fauteuil touchait au lit de mon oncle, et je rendis un frisson de terreur en rencontrant la main du chevalier, dont le bras dérangé par l'expertise du docteur pendait hors de la couchette.

Je rassemblai tout mon courage et me plaçai près du corps de bras dont un froid glacial commençait à s'emparer.

Mais un autre devoir bien autrement pénible me restait à remplir!

Deux amis l'avaient accompagné envers ma mère, c'est ceux qui devaient m'en charger avec mon seul parent.

Ce dernier, dernier adieu de la créature vivante à la créature morte, consistait à lui fermer les yeux, antique usage que j'ai chanté le poétiquement, et que le rite catholique a consacré.

A cette pensée, je me sentis pâlir et trembler; ces yeux, dont je n'avais jamais pu supporter l'éclat, j'allais tirer sur eux les sombres voiles de l'éternité.

Je priai, j'implorai de Dieu la force d'accomplir cette pieuse mission, et je m'avançai près de lui, plus fort et plus assuré.

Mais la mort avait déjà commencé son œuvre; l'œil terne et vitreux du chevalier ne m'inspira qu'une profonde pitié.

J'abaissai respectueusement les paupières du défunt.

Mais quelle ne fut pas ma surprise en voyant ces paupières se relever sous ma main, comme si la volonté du mort les eût fait agir!

Deux fois ma tentative eut le même résultat; puis, à la seconde, il me sembla que l'œil s'élargissait considérablement, que la pupille se dilatait, et que le regard du chevalier allait percer les nuages opaques qui l'enveloppaient....

Une nouvelle frayeur s'empara de moi, et je retournai vivement me blottir dans le fauteuil que j'avais quitté.

Le sommeil, ce tyran impérieux, aux lois duquel nul ne peut se soustraire, vint mettre un terme à tant de poignantes émotions....

Je dormis quelques minutes et quelques heures peut être, je l'ignore; mais, lorsque je m'éveillai, la lampe avait cessé de brûler, et la chambre du mort était plongée dans la plus complète obscurité.... D'épaisses ténèbres m'entouraient, et dans le premier trouble du réveil, je ne pus d'abord me rendre compte de l'endroit où je me trouvais, ni des événements qui s'y étaient passés.

Peu à peu la mémoire me revint, et avec la mémoire toutes les terreurs que j'avais ressenties la veille à la même heure.

Le physique souffrait chez moi autant que le moral; je grelottais dans mes vêtements encore humides, mon corps était glacé, mon tête en feu; mon sang ne circulait plus, le sinistre silence qui régnait autour de moi m'étouffait, l'air me manquait.

Ma respiration saccadée, intermittente, devenait à chaque instant plus pénible et plus difficile.

J'avais la volonté de sortir de cet appartement lugubre, et mes membres paralysés m'y retenaient malgré mes efforts.

Tout à coup le silence fut troublé par un bruit étrange.... une sorte de grattement comme celui que produirait l'ongle sur une étoffe de soie.

Puis tout se tut!

Quelques secondes après, le même bruit recommença, mais plus fort, plus précipité.

Cherchant à percer l'ombre, je distinguai mes regards un objet d'où partait ce bruit.

Un mortel effroi me saisit!....

J'aperçevais à quelques pas de moi, les terribles yeux de mon oncle arrêtés sur les miens, et ces yeux fauves et verdâtres brillaient en ce moment d'un feu si intense, que je cachai ma tête dans mes mains pour me soustraire au supplice qu'ils me causaient.

Quelques secondes s'écoulèrent ainsi.

Que s'est-il donc passé pendant mon sommeil, me dis-je alors?

La vie aurait-elle reparu chez le chevalier? A-t-il été transporté sur quelque autre meuble de sa chambre?

Je voulais me rendre facilement compte de ce dernier fait.

J'étendis le bras sur le lit où reposait mon oncle, et je sentis son corps déjà rigide à la place où je l'avais sur vu.

Tout à coup, un affreux miaulement ou plutôt un rugissement de tigre se fit entendre sur cette chaise longue où l'on avait déposé le *Frychaki*.

Une épouvantable idée m'apparut, à cette idée une sueur glacée couvrit mon front.

Mes dents claquèrent à se briser, un tremblement général s'empara de tout être, ma langue s'épaissit, ma gorge se serra, mes yeux sortaient de leurs orbites en me fixant avec une obstination invincible sur les yeux verts dont je ne pouvais détourner ma vue!

—Oh! mon Dieu! balbutiai-je avec une profonde horreur, mon oncle avait-il raison? son âme aurait-elle rendu l'existence à ce hideux animal?

Mes jambes se dérobèrent sous moi, et je roulai sur le tapis de la chambre.

Le surlendemain de cette terrible nuit, on célébra les obsèques du chevalier de Saint-Hiérôme.

Les témoins de la triste cérémonie furent peu nombreux; le caractère sombre et quinteux du chevalier avait depuis longtemps éloigné de lui ses anciens amis.

Nous n'étions donc que quatre à remplir les derniers devoirs à mon oncle.

Le docteur, l'abbé la religieuse, maître Bridaine et moi.

J'avoue que je fus fort distrait pendant ces longues heures de deuil et de prières.

Ma pensée errait ailleurs.

Mon oncle n'était pas mort pour moi!...

Nous conduisions bien au champ de repos sa dépouille mortelle; mais son âme, cette émanation divine, ce foyer de la vie, qui anime la matière, n'avait peut être fait que changer d'enveloppe, en quittant le corps épuisé qu'elle avait habité pendant soixante-dix ans; et je voulais savoir sans terreur et surtout sans un serrement de cœur douloureux, au prix de qu'elle avait choisi, ou peut-être qui lui était imposé.

La cérémonie terminée, je ne voulus pas rentrer à l'hôtel du chevalier.

Je ne me sentais pas la force de braver les récents souvenirs dont il était rempli; et puis, faut-il le dire, je frissonnais à l'idée de revoir *Frychaki*, et d'affronter ce terrible regard qui m'avait si longtemps épouvanté.

Je retournai à mon ancienne demeure.

A quelques pas de la maison de maître Bridaine, un chien accourut à ma rencontre en poussant des aboiements joyeux.

—Ah! monsieur, s'écria ma portière en m'apercevant; il vous a flairé de loin, le pauvre animal. Depuis un quart d'heure, il ne tient plus en place, et il ne cesse de courir de ma loge à la porte cochère. En voilà une bonne bête, et qui vous aime!

Je me sentis ému de ces preuves d'affection qui m'étaient prodiguées au milieu de ma tristesse et de mon isolement, que je saisis la grosse tête de mon nouvel ami et m'appuyai sur son large front.

Je remarquai son collier, ce collier qui m'avait aidé à le tirer de l'eau, et je fus ébloui sur une petite plaque de cuivre ces mots presque effacés par l'usure: *Mademoiselle Henriette, rue Copeau No 13.*

C'est la maîtresse du barbet, me dis-je; comme elle doit le regretter!

Que d'inquiétudes depuis trois jours, et ne saurait-ce pas une bonne action de le lui ramener dès aujourd'hui; et sans hésiter, je me mis en route pour la rue Copeau No 13.

Il se passa pendant le trajet une chose qui m'étonna fort, et dont je n'eus l'explication que vers la fin de cette journée.

Mon compagnon à quatre pattes me suivit d'abord, joyeux, alerte, fringant, cabriolant, abgayant avec tous ses semblables qui s'offraient à son impatient aspect.

Mais à mesure que nous approchions du but de ma visite, je m'aperçevais qu'il devenait triste et muet.

Plusieurs fois il s'arrêta sourd à mon appel.

Ma surprise fut complète, lorsqu'à quelques pas de la maison, où je me rendais, il se coucha contre une borne et refusa obstinément de me suivre plus longtemps.

Curieux, mensonge, tout fut inutile; pas, il jeta sur moi un regard si triste et à la fois si résolu, que je le tentai pas davantage.

Au fait, pensais-je, la personne que je cherche ne demeure peut-être plus dans ce quartier, et je retrouverai mon compagnon à la même place, à moins qu'il ne profite de mon absence pour me quitter; et alors ce ne sera qu'un bagrad de plus comme tant d'autres!

Je me dirigeai vers le numéro 12, et je me trouvai devant une vieille maison noire, mal bâtie, et qui, par un phénomène d'équilibre commun à beaucoup d'autres habitations de ce genre, dans notre bonne ville de Paris, tenait encore debout, malgré ses lézardes et sa vétusté.

Une chétive boutique de cordonnier en vieux commençait avec l'allée obscure dans laquelle je m'engageai. Mais soudain l'artiste sortit de son atelier, une tige de botte à la main, et me cria d'une voix aigre:

Hola, vous! où allez-vous comme ça, sans parler au concierge?

—Mademoiselle Henriette, lui criai-je, n'est-ce pas ici qu'elle demeure?

—Mademoiselle Henriette ne reçoit pas d'hommes après cinq heures, et comme M. Michel-Taloche, une ex-lguenia ne désire dans son domicile.

—Permettez à mademoiselle Henriette une heureuse nouvelle, répondis-je en cherchant, et je suis certain qu'elle me recevra.

—Après tout c'est vos affaires, grommela le bonhomme en rentrant dans son échoppe, et elle se débrouillera avec le concierge.

Je n'avais entendu que les premiers mots de cette malveillante réplique; déjà du vestibule je m'étais élancé dans l'escalier, et je gravissais à la hâte les marches que j'allais voir.

Je frappai à la première porte que je trouvai.

Le Dr. Charles E. Kells,
DENTISTE.
Cabinet et domicile, No 34, rue Dauphine, deuxième maison après la rue du Canal.
Extraction des dents, sans souffrance, au moyen de gaz hilarant ou protezide d'azote.
1 oct—1an

Révolution! Révolution!
LES DENTS!
Les Matières à.....$30
Les Dents.....$30
Le Dr. GEO. F. MALONEY, au No 150 de la rue du Canal, près de la rue Baronne.
Pose des Matières à $30,
avec ou sans l'extraction des racines, il a remporté le premier prix à la Foire d'Etat. Il refait les vieux dentiers en garantit son travail. La prix sera plus modéré que partout ailleurs. Extraction de dents sans douleur. 17707—1an

F. GONTHIER,
MARCHAND-TAILLEUR ET PROFESSEUR DE COUPE.
24.....rue St-Charles.....24
L'HONNEUR d'informer ses nombreux amis et le public en général qu'il vient d'ouvrir son magasin de bon chemins, qu'il se fera un devoir d'exécuter avec promptitude aux conditions les plus modérées.
Les élèves suivent qui désirent se perfectionner dans l'ART DE LA COUPE, sont priés de prendre note des cours que M. Gonthier a établi dans les salons à cet effet, lesquels ont lieu tous les jours, les mardis exceptés, de 6 heures à 8 heures du soir.
Prix des leçons.....$30 00
Fournitures.....en sus
Progrès rapides.
Mx modérés. 4 fév—1 an.

G. W. DUNBAR & SON
FABRICANTS DES
SIROPS DE FRUITS
QUI ont obtenu la Médaille. L'arome de ces sirops se compose naturellement des fruits dont ils ont obtenu les premiers prix à Toulouse et Lyon.
Ils se vendent vendus par les épiceries au prix de 50 cents la pinte.
7 avril—1an
JOS. OLLIE. JAS. J. LEGEAI.
OLLIE & LEGEAI,
COLLECTEURS,
Bureau, 34, Passage de la Bourse.
NOUS nous occupons activement des comptes des dont la collection nous sera confiée. Une mission modérée.
REFERENCES:
D. H. Holmes, Lovell & Bailey, Peter Henry, Dufour & Limet, E. F. Moses, H. Lalande.
28 sept—3m
POST CENTRAL
DES AMATEURS.
56.....Rue St Charles.....56
F. CHARLEVILLE,
—AU FUSIL ROUGE—
NOUVEAUX ET FRAIS.
Les meilleures marques de poudre de chasse, plombs, capsules et poudriers de pêche. Hameçons artificiales de toute espèce.
Hameçons Limerick, de Redditch, hameçons de Kendall rouge, cuillerettes, truites, bass, grenouilles, rouges, cuillerettes gravitation, de toute espèce, et d'autres articles de pêche dont l'énumération serait trop longue.
Rafraîchissements, vins, cognacs, pâtisserie et toute espèce de munitions.
F. CHARLEVILLE,
56 No 56 de la rue St-Charles.
Agent spécial des célèbres fusils Purdey, chargeant par la culasse—les meilleurs fusils connus. 7 juin—1an

Changement de Domicile.
LE soussigné, la brasserie de la Nouvelle-Orléans et PRESIDENT DE LA BANQUE D'ÉPARGNES AND HOMESTEAD, sont transférés rue du Canal, No 121, ci-devant Dryades.
A. PAILLET,
29 sept—1m Président.

Restaurant Cosmopolitain
12 et 14.....RUE ROYALE.....12 et 14
ADOLPHE CHLADNY, Propriétaire.
ON y trouvera tous les mets que la cuisine française offre ordinairement sur ses tables, ainsi que tout ce qu'il faut pour un bon déjeuner, les Mardi-Gras.
Les Salons particuliers au premier, des Chambres garnies sont aussi attachés à la maison.
12 septembre—1an

Consulat de France.
AVIS SERIEUX.—OCTOBRE 1872.
Sont invités à se présenter à ce Consulat, pour affaires qui les intéressent, les personnes dont les noms suivent. Passé ce délai ils seront considérés comme ne prenant aucun intérêt à ce qui les concerne:
A
Amato Pasquale
B
Bisten Agen
Bayhan Victor
Bayhan Adams
C
Cornelius François
D
Dundas John
Durand Mme (née Mirchal)
E
Eyster François
F
Fabre Mme
Hoffman Mme
Hamel Joseph
I-J
Jacquet Mme
L
Lavaud Mme
Lemoine Bertrand
M
Mouton Mme
Mouton Mme
Mouton Mme